

ÉRIC LAURENT

**NE PAS
TOUCHER**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

NE PAS TOUCHER

DU MÊME AUTEUR



COUP DE Foudre, *roman*, 1995
LES ATOMIQUES, *roman*, 1996
LIQUIDER, *roman*, 1997
REMUE-MÉNAGE, *roman*, 1999
DEHORS, *roman*, 2000
NE PAS TOUCHER, *roman*, 2002
À LA FIN, *roman*, 2004
CLARA STERN, *roman*, 2005
RENAISSANCE ITALIENNE, *roman*, 2008
LES DÉCOUVERTES, *roman*, 2011

ÉRIC LAURENT

NE PAS TOUCHER



LES ÉDITIONS DE MINUIT

*L'auteur tient à remercier le Centre National du Livre,
le Centre Régional des Lettres du Languedoc-Roussillon
et les éditions Au Diable Vauvert pour leur précieux concours.*

© 2002 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

Ce caduc et fragile trésor de notre monde, qui n'est qu'un souffle et qu'une ombre, et qu'on nomme Beauté, ne fut jamais, excepté dans cet âge, tout entier dans un seul corps ; et cela arriva pour mon malheur.

Pétrarque,
Canzoniere.

I

C'est un studio très vaste, de trois cents mètres carrés ou approchant, mais qui devait à l'origine, à en inférer du dessin hétérogène des lames du parquet qui le revêt (celles-ci étant, selon les parties, assemblées tantôt parallèlement les unes aux autres, tantôt en chevrons, tantôt en panneaux dans le cadre desquels elles s'entrecroisent, tantôt encore selon un tressage imitant la vannerie), des légers renflements affleurant çà et là sur ses parois et des solutions de continuité affectant régulièrement les motifs floraux et foliacés des moulures de stuc qui ornent son plafond, se subdiviser en plusieurs appartements.

Les murs y sont d'un blanc de chaux très clair, que la lumière horizontale et légèrement ambrée d'un soleil récent rehausse plus encore. Rien n'y fait saillie que, sous une unique et immense glace enfermant dans son cadre lie-de-vin et vieil or l'avènement de la nue, une cheminée à chambranle et linteau de marbre noir, veiné d'ivoire, dont la tablette est vide ; rien ne s'y renforce

que deux hauts rayonnages supportant, pour l'un, des alignements de livres couverts de papier cristal ou reliés plein chagrin, alphabétiquement ordonnés d'Adorno (Theodor) à Wittgenstein (Ludwig), et, pour l'autre, des rangées de disques compacts dont le répertoire, classé selon une convention identique, s'étend d'Albéniz (Isaac) à Zimmermann (Bernd Aloïs) ; rien non plus ne s'y suspend qu'une huile sur toile, d'Ad Reinhardt, figurant un monochrome noir.

Ce tableau excepté, l'endroit ne témoigne d'aucune préoccupation d'ordre décoratif. Nulles curiosité, antiquité, chinoiserie ni brocante en effet, nulles photographie, réplique ni effigie quelconques – aboli y semble le bibelot, limogée toute image. Pas de tapis non plus, de rideaux, de tenture, de papier peint, de lustre, d'abat-jour, de candélabre, pas même de plante verte. De là une très forte impression d'austérité, impression que n'est pas sans fonder davantage le dépouillement de l'ameublement, lequel, mis à part un coin cuisine équipé de tout le confort moderne (mais dont l'éclat flambant neuf des appareils et de la batterie dit le rare usage qu'on en fait) et que, flanqué de deux hauts tabourets de cuir, à montures de métal, ferme un comptoir de tôle galvanisée surmonté d'un plateau de palissandre, se réduit en tout et pour tout à un fauteuil de style Le Corbusier et, dans un angle, sous une garniture grège, un grand lit, ou plus exactement un futon posé à même le sol.

Dans ce lit maintenant va s'éveiller quelqu'un. Après

avoir, d'un bras languide puis d'une main plus méticuleuse, exploré à sa droite la surface froissée du drap jusqu'au bord de la couche, ce quelqu'un va faire pivoter sa tête sur l'oreiller afin de s'assurer avec plus de certitude que la place à ses côtés est bien inoccupée, puis se retourner sur le dos et se redresser sur son séant. Et l'on verra tout de suite qui est-ce.

Quoique sans jamais les avoir aperçus ailleurs que dans des spots publicitaires ou sur des couvertures glacées de magazines de mode, tout le monde en effet connaît ce genre d'êtres vaguement surréels : ce sont de longues et blondes filles, émaciées et diaphanes parce que, à demi anorexiques par souci de leur ligne, ne buvant entre deux substituts de repas, au demeurant très fréquemment sautés, que des thés de Formose saupoudrés de saccharine, à la stricte exclusion de toute autre boisson (le café les révoltant, qui mâchure l'haleine, mais aussi les alcools, qui font rosir les joues et brouillent l'eau des yeux, et même les sodas, qui sont trop caloriques et gâtent l'ivoire des dents), parce qu'abhorrant le tabac, qui vous jaunit les ongles et vous grisaille le teint, et se couchant fort tôt sous dix strates de crèmes de nuit qui sauront, espèrent-elles, préserver des ravages du temps, des radiations ultraviolettes et de la pollution urbaine leur carnation de sèvres ; à la ville les vêtent des tissus très légers et seyants, aux couleurs de pastel, et les prénomment des termes suaves et précieux évoquant volontiers des marques de fragrances, tels Anaïs, Cardamome, Iris ou Séphora.

Trente secondes passeront ensuite, pendant lesquelles le regard de la jeune femme balayera tout le studio. Après quoi, ayant grossièrement arrangé en chignon sa chevelure, elle ramènera dans un mouvement de pudeur le drap par-dessus ses seins nus, le glissera sous l'une puis l'autre de ses aisselles afin de l'y maintenir et appellera un certain Clovis. Des pas sourds se feront aussitôt entendre de la salle de bains et, en libérant une grosse bouffée de vapeur et le cours d'un bulletin radiophonique d'informations boursières, un homme en ouvrira la porte quelques instants plus tard.

II

Si l'on veut bien maintenant admettre que la taxinomie architecturale puisse s'appliquer à la morphologie humaine, qu'il soit ainsi loisible de distinguer des tournures gothiques ou d'autres Renaissance, que, par exemple, telle femme dont la plastique richement bosselée alterne à l'envi courbes et contre-courbes pourra se définir comme baroque, telle autre, tout en sinuosités et efflorescences, comme typiquement Art nouveau, telle autre encore, parce que pleine de solennité, d'ordonnance, de symétrie et de pompe, comme éminemment classique, alors le type physique de cet homme hâve et longiligne qui venait, sur fond d'indices Dow Jones, Nikkei, CAC 40, Footsie, DAX et Nasdaq, de s'incarner, le torse nu, dans l'embrasure de la porte de la salle de bains relevait d'un style proche du fonctionnalisme, voire du plus pur brutalisme, son volume ne présentant en effet, outre une simplicité de forme, que des surfaces dures, presque rêches par endroits, et qui ne dissimulaient en rien leur structure

osseuse, non plus que le réseau sous-cutané de leurs veines, tendons et muscles, comme laissées brutes de décoffrage en somme. A cet égard, son visage était emblématique, dont le relief, totalement dénué de charnosités mignonnettes, n'offrait qu'une succession de saillies aiguës, de failles abruptes et de dépressions grossières, et les lignes (à l'instar de son contour, taillé net en biseau) ne s'attardaient en nul détour superflu, mais filaient promptement en droites déterminées qui se cassaient d'un coup en angles violents et secs. Ses yeux mêmes se réduisaient à deux traits fins dans l'incision légèrement oblongue desquels on eût dit que le brun foncé de l'iris se confondait avec le cercle de la pupille.

Après avoir endossé un smoking noir et une chemise blanche, discrètement assortis à la teinte poivre et sel de ses cheveux aussi bien qu'à la barbe de quelques jours qui paillasonnait ses joues, il s'approcha du lit tout en ajustant ses boutons de manchette. Il ne s'y assit pas. Ayant consulté sa montre, il s'inclina de quelques degrés vers la jeune femme, tendit une main jusqu'à son visage et, du revers, lui caressa une joue ; ses gestes avaient quelque chose de lointain cependant, tout comme son regard, et l'incertain sourire qui passerait un instant sur ses lèvres fermées n'ajouterait pas plus de marques de proximité à son attitude, il en exagérerait au contraire jusqu'à l'absence même le caractère distant. Au reste, dans la mesure où, suggérant l'imminence de son départ, le tour définitif que sa mise avait pris anti-

cipait précisément cette absence, la jeune femme lui demanda quand ils se reverraient.

L'homme ne répondit pas. Il interrompit ses caresses et se dirigea vers la porte-fenêtre la plus proche, autour de l'espagnolette de laquelle ses doigts se nouèrent.

Virginisée çà et là par quelques brumes matinales, la toile du ciel n'était pour le moment que pâlement bleu-tée, d'un bleu détrempe, allant se dégradant, comme à l'état d'esquisse, esquisse dont les longs panaches blancs des avions, qui la couturaient en tous sens, eussent en sus laissé deviner le plan préparatoire. Plus bas, sur le fond sépia de la tour Eiffel, au flanc de laquelle s'inscrivait *AN 2000* en gros caractères orange et lumineux, les rayons obliques du soleil révélaient parmi l'air toute une suspension de particules de dioxyde d'azote et de composés organiques volatils. A l'ombre du pilier est, une file de touristes s'étirait déjà devant les caisses fermées du monument, un carrousel se débâchait et des baraques foraines soulevaient leurs volets de bois ; sur le port de Suffren, où bateaux-mouches et vedettes étaient toujours à quai, le personnel d'une guinguette disposait une terrasse de tables et de chaises de plastique vert, l'ombrageant de parasols dont l'étoffe en s'ouvrant scandait alternativement ces deux slogans publicitaires : *GERVAIS, J'EN VEUX !* ou *ORANGINA, SECOUEZ-MOI !* Hein dis Clovis quand se revoit-on ? formula de nouveau le mannequin.

Toujours muet, l'homme promenait maintenant son regard sur le tablier du pont d'Iéna, que seuls occu-

paient des vendeurs à la sauvette, d'origine indienne, patientant devant des glacières ou de simples seaux dans lesquels on voyait se balancer les bouchons bleus de quelques petites bouteilles d'eau minérale, ou arrangeant à leurs pieds de sommaires étales de souvenirs et autres brimborions. Place de Varsovie, sur la rive droite de la Seine, des portraitistes et des caricaturistes asiatiques déplaient leur chevalet tandis que, gonflant l'un après l'autre des ballons de baudruche qu'ils rejetaient noués en bottes au-dessus d'eux, des marchands ambulants faisaient éclore comme de gros bouquets d'hortensias aux abords des bassins du Trocadéro. Suivi de deux balayeurs à peau noire et combinaison verte, un petit véhicule de nettoyage, marqué des lettres *Propreté de Paris*, remontait lentement l'avenue des Nations-Unies, projetant sur ses côtés deux longues aigrettes d'eau qui laissaient sur l'asphalte luisant de mouvantes traînées de mousse blanche.

En tapotant de deux ongles un carreau, l'homme demeura devant la porte-fenêtre encore quelques secondes à considérer au travers des platanes qui la bordent le trafic automobile sur l'avenue de New-York – lequel, parce que matinal, dominical et estival, était d'une fluidité toute provinciale –, puis, sans même se retourner, froidement il répondit enfin que jamais, non, on ne se reverrait plus jamais, c'est terminé ma jolie. Là-dessus, il traversa en diagonale la vaste pièce (– Mais pourquoi donc ? tu n'as pas aimé ? – Si si Amaryllis au contraire et c'est précisément pourquoi. – Mais comment ça Clo-

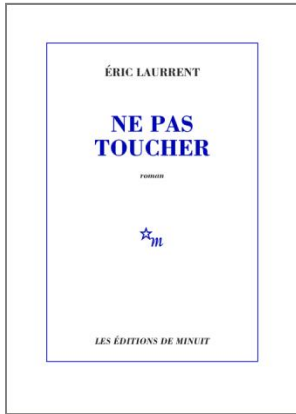
vis ? je ne comprends pas. – Allons allons toute répétition n'est qu'une altération. – Je te demande pardon ? – Se revoir serait déjà moins se voir. – Qu'est-ce que tu dis ? – Honnie soit l'anaphore que tout ne soit qu'hapax). Puis, faisant tourner son trousseau de clefs autour de son index, il sortit en souriant, tu n'auras qu'à tirer la porte derrière toi lorsque tu partiras.

(C'est que depuis toujours, depuis vingt ans plus exactement (depuis ses vingt ans donc), les femmes ne demeuraient jamais bien longtemps chez Clovis Baccara, pas beaucoup plus longtemps, à la vérité, que celle, lusitanienne, hydropique et velue, dite de ménage, qui, chaque lundi et chaque vendredi après-midi, consacrait là quatre heures à lessiver le linge, le repasser, le plier et le ranger, à changer la literie, encaustiquer le parquet, lustre toutes les faïences, fourbir la robinetterie, aspirer la poussière, racler le calcaire et nettoyer les vitres. C'est d'ailleurs selon une même fréquence bihebdomadaire (le mardi et le samedi soir en règle générale) qu'il les recevait les unes après les autres, ces femmes, quoique parfois (quand, prodigieusement exaspéré, son désir l'inclinait à ce genre de configuration érotique) par deux (principalement, en ce cas, les jumelles Humpalott – ce qui, d'une certaine manière, revenait à n'en recevoir qu'une (une certes, mais laquelle ! l'espèce de femme *deux-en-un* (comme on le dit d'un produit d'entretien condensant deux propriétés) qu'elles formaient incarnant en effet une figure assez proche de l'amante rêvée : celle qui, de par le déploiement de son corps et la pro-

digalité de ses caresses dans le commerce charnel, vous semble comme multiple et, partant, ubiquiste)), et rarement à plusieurs reprises, hormis, mais alors de loin en loin, quatre ou cinq d'entre elles (dont les jumelles de nouveau) pour leurs décidément inégalables prouesses en l'art d'aimer, et que, pour certaines – et les susdites en étaient une fois de plus –, lorsque lui faisait défaut la volonté ou l'énergie de séduire, ou le temps, ou tout simplement lorsque son goût du moment le portait à ce type d'échanges (ceux qu'on entretient avec un corps qui se donne ou un corps qui se vend étant très différents l'un de l'autre – disons même, pour schématiser, qu'il y en a dans le premier cas, et dans le second pas), il lui arrivait, comme avec la femme de ménage encore (mais beaucoup plus grassement, il va sans dire), de rémunérer pour leurs services.)

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NUMÉRI-
QUE LE VINGT-DEUX AVRIL DEUX MILLE HUIT DANS
LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 4588
N° D'IMPRIMEUR : 081340

Dépôt légal : mai 2008



Cette édition électronique du livre
Ne pas toucher d'Éric Laurent
a été réalisée le 22 mai 2014
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707317797).

© 2014 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707330673

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr